

BULLETIN TRIMESTRIEL

DE L'A. D. I. R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS 7 - 551 34 14

Une seconde mort



Ce mathématicien philosophe, ce grand résistant fusillé à l'âge de 41 ans, à qui les « étudiants » de 1968 infligèrent une seconde mort en saccageant la salle de la Sorbonne qui porte son nom et en déchirant son portrait, est maintenant, nous a dit un universitaire, l'objet d'une vénération qui a pris la dimension d'un double mythe : celui du précurseur des mathématiques modernes et celui du héros fracassé en plein vol.

Comme dans les sociétés archaïques, le héros surgit, en effet, dans une situation mythique, où, seul capable de trouver une issue à la tragédie qui accable l'homme ordinaire, il reçoit de ce dernier une sorte de délégation. Il assume alors librement la transmission des valeurs spirituelles, quel qu'en soit le prix.

C'est très clair en ce qui concerne Jeanne d'Arc, la plus illustre de nos héroïnes, « qui aimait tant la France, a dit Michelet, que la France se mit à s'aimer elle-même ». Jeanne d'Arc reçut cette délégation d'un peuple démoralisé et d'un monarque impuissant. On sait que l'ingratitude fut sa récompense. On sait peut-être moins qu'elle intéressa peu les chroniqueurs de son temps et que c'est seulement trente ans après son supplice que son nom reparut sous la plume de Villon. Elle connut alors une seconde vie — qui promet d'être éternelle.

Loin de nous l'idée de nous comparer à cette « figure de proue » de l'Histoire, pas plus qu'aux héros de l'Antiquité. Simplement, la pensée de laisser nos camarades mortes dans les camps disparaître peu à peu sous la poussière de l'oubli nous peine et nous révolte. Elles ont succombé avant de voir la libération à laquelle elles avaient ardemment contribué. On ne connaît même pas le nom de toutes.

Pour les sauver d'une seconde mort, notre secrétaire générale a lancé l'idée d'un fichier, établi grâce aux renseigne-

(Suite p. 8)

NOTRE RENCONTRE NATIONALE EN ALSACE Struthof - Reichshoffen

C'est au moment où sa consécration européenne est mise en balance que nous arrivons à Strasbourg par un véritable soir d'été. En la visitant le lendemain 19 septembre, nous nous disons qu'une aussi belle ville, aussi chargée à la fois d'art et d'histoire et qui, malgré son passé et sa poésie, a fort bien su s'adapter à l'économie moderne, à tout pour être une grande capitale. Ville des liaisons au cœur de l'Europe, toutes les époques s'y retrouvent, toutes les routes y passent. A travers elle se devine toute l'histoire de l'Alsace, où les guerres, en plus des souffrances habituelles, ont causé des déchirements particuliers.

La promenade dans cette île qu'est le centre de Strasbourg nous apporte autant de plaisir que d'intérêt. La cathédrale, d'abord, somme de beauté et emblème douloureux sur lequel s'est fixé notre chagrin pendant des années, les maisons aux gracieux colombages, ornées parfois de têtes représentant les quatre saisons ou les quatre continents, surmontées de toits pentus percés de dizaines de lucarnes et couverts de tuiles couleur pain brûlé, les places Kléber et Gutenberg, la place du Corbeau, le château des Rohan, de pur style Régence, les églises : Saint-Thomas où nous courons revoir le mausolée baroque du maréchal de Saxe, Saint-Nicolas, où Albert Schweit-

zer joua de l'orgue, et les églises « partagées » où l'on célèbre encore les deux cultes, catholique et protestant, le Broglie, où Rouget de l'Isle chanta le *Chant de guerre pour l'armée du Rhin*, devenu *La Marseillaise*...

On arrive au barrage Vauban, sur l'Ill. Nous allons le traverser par un des ponts couverts (qui ne sont plus couverts). Longeant une des tours de l'ancienne fortification dont les portes fermaient autrefois à 10 heures du soir, comme nous le rappellent encore aujourd'hui les cloches de la cathédrale, nous arrivons dans le vieux quartier des Tanneurs, cette « petite France » qui est un enchantement. Ses ravissantes maisons à colombages et ses demeures patriciennes se mirant dans l'eau sont heureusement classées et préservées des rénovations fâcheuses.

Nous verrons encore l'Université et la statue de Goethe qui y étudia en 1870-71, l'Orangerie, le Palais de l'Europe, celui des Parlements européens et d'autres sites des quartiers modernes, mais le temps passe et nous devons nous rendre place de la République, devant le monument aux Morts. Il représente une mère tenant dans ses bras ses deux fils morts. Ils sont nus. L'un est Français, l'autre est Allemand, symbole qui s'est trop souvent concrétisé.

Depuis plusieurs années nous éprouvons des sentiments d'angoisse et d'indignation devant différents signes de résurgence du nazisme.

Par expérience nous savons aussi où mène le racisme sous toutes ses formes et quelle menace la violence fait peser sur les démocraties.

Devant les récents attentats notre mission est plus que jamais de témoigner, d'informer et de mettre en garde la jeunesse.

L'A.D.I.R. a exprimé sa solidarité à la Communauté Juive et beaucoup d'entre nous ont participé au défilé du 6 Octobre ainsi qu'aux diverses manifestations.

4 op 4616

Combien de parents ont perdu des fils dans les deux camps ! Incorporés de force dans l'armée du Reich et envoyés sur le front de l'Est, ceux qui s'y dérobaient condamnaient leurs parents au camp de concentration de Schirmeck. Tout au long de notre voyage nous retrouverons des traces de cette tragédie. Il y a des Alsaciens qui ont changé cinq fois de nationalité.

La cérémonie se déroule en présence des autorités civiles et militaires. Le général de Barry, qui nous a si amicalement reçues à Saint-Cyr-Coëtquidan le 6 octobre 1973, vient justement d'être nommé commandant de la 1^{re} armée et gouverneur militaire de Strasbourg. Nos drapeaux sont là. Les clairons sonnent. Nos camarades déposent une gerbe au pied du monument. Puis c'est la sonnerie « Aux Morts » qu'on n'entend jamais sans émotion, et la minute de silence...

À l'hôtel de ville, notre ancien ministre de tutelle, M. André Bord, adjoint au maire Pierre Pflimlin et président de l'U.F.A.C., nous accueille en ami. Il y a cinq ans, lors du 30^e anniversaire de la libération des camps, il a eu le plaisir, nous dit-il, de se trouver parmi nous à Chartres. Et d'évoquer le souvenir d'André Malraux « qui sut mieux que quiconque rappeler ce que furent les malheurs et les espérances de notre pays et souligner la place, le rôle exceptionnel des femmes de France... Ici, à

de France sans grandeur. Souhaitons aujourd'hui que les Français sachent s'en souvenir pour ne pas connaître les humiliations qui risquent de poindre à l'horizon du monde libre. »

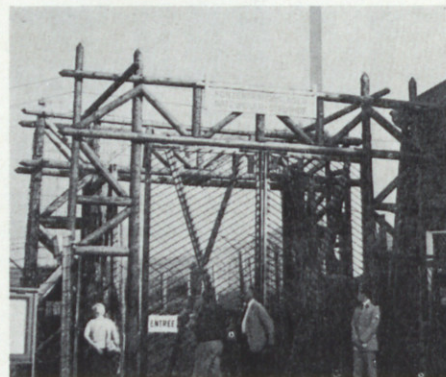
Geneviève Anthonioz remercie André Bord. Combattant de la Résistance comme nous tous ici et ayant été longtemps notre ministre, il peut témoigner de ce qu'a été l'esprit de notre association. Le langage qu'il vient de tenir est le même que le nôtre, celui de la plus grande exigence. André Malraux, précise-t-elle, avait toujours souhaité parler du sacrifice des femmes dans la déportation, et, quand il le fit devant le portail de la cathédrale, ce fut un grand moment.

« Il disait que pour beaucoup de Français la patrie était comme une eau dormante. Ce n'est pas le cas en Alsace, nous l'avons déjà senti dans le Haut-Rhin il y a deux ans. Là, elle n'est pas une eau dormante, elle est un fleuve puissant et large...

« Notre rôle n'est pas terminé. Nous voyons qu'après tant d'années des mensonges continuent à circuler. Tant que nous vivrons nous dirons ce qui est juste et bon. Nous avons encore à montrer que, si nous avons eu ce privilège de pouvoir engager nos pauvres vies pour un grand idéal, nous devons jusqu'au bout témoigner de cet idéal chacune à notre manière.

nous dit son maire avec une légitime fierté. Mais nous n'aurons pas le temps de nous y attarder. Il faut reprendre les cars pour le Struthof.

Le Struthof



On entre le cœur serré dans ce camp où plus de 20 000 hommes sont morts dans d'atroces conditions. Non loin de l'entrée se dresse le monument, massif bloc de béton recouvert de dalles de pierre blanche. La sculpture de l'intérieur, précise le maire de Natzweiler, n'est pas l'image mais l'ombre d'un déporté dont le regard est tourné vers la France. Dans la base du mémorial se trouve un caveau où repose le corps d'un déporté français inconnu.

Il existe plusieurs versions de ce symbole. Est-ce la grande flamme qui purifie et monte vers le ciel ? Est-ce un doigt pointé vers le haut comme un avertissement ? En tout cas, l'idée de la base est la suivante : c'est un cercle qui définit la captivité. La seule évasion possible est l'ascension vers le ciel. Le monument a été inauguré le 23 juillet 1960 par le général de Gaulle, président de la République.

Des corps des martyrs il ne reste rien. Leurs cendres ont été dissipées. Il y a bien une nécropole, à gauche du monument, où 1 120 corps de déportés français ont été inhumés, mais ils ont été ramenés de différents camps d'Allemagne. Sur les quatre hectares et demi du camp se trouvaient 17 baraques. On en a laissé quelques-unes, qui ne nous apprendront rien. Celle qui contenait le musée a été détruite, on le sait, par un attentat en mai 1975.

Moment de recueillement en communion avec les victimes de la barbarie nazie. Le chanoine Bockel et le pasteur Fichter sont là. Le rabbin n'a pas pu venir en raison du Sabbat. À sa demande, le chanoine et le pasteur vont lire alternativement un psaume choisi par lui. Après quoi ils liront chacun d'autres psaumes et prononceront des paroles d'une haute tenue spirituelle. La place nous manque pour les transcrire. Toutefois nous tenons à reproduire ces lignes admirables que Georges Bernanos, cité par Mgr Bockel, traçait au cœur de la tourmente :

« Hommes libres qui mourez à ce moment, dont nous ne savons même pas les noms, hommes libres qui mourez seuls à l'aube entre des murs nus et vides, hommes libres qui mourez sans amis et sans prêtre, vos pauvres yeux encore pleins de la douce maison familiale, hommes libres qui au dernier pas que vous faites entre la prison et la fosse sentez refroidir sur vos épaules



Au monument aux Morts de Strasbourg

Strasbourg, nous devons évoquer cette grande figure de l'Histoire qui a sa place dans la vie de l'Alsace et la défense de Strasbourg : la brigade Alsace-Lorraine, on le sait, à côté d'autres unités, permit d'éviter, grâce à la décision du général de Gaulle, le retour des troupes du maréchal von Rundstedt ».

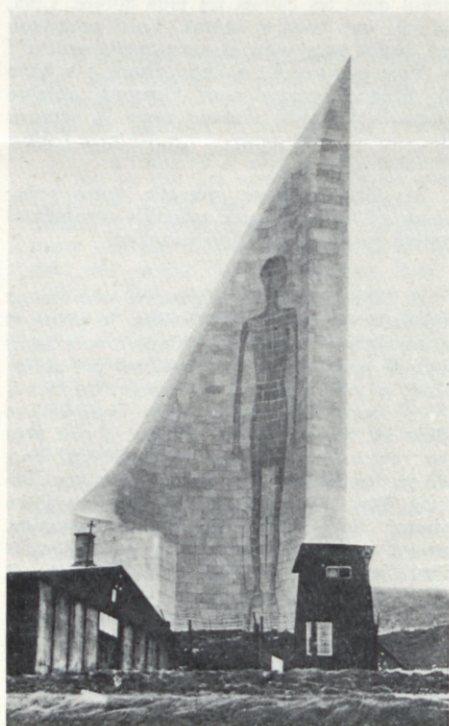
M. Bord rappelle ensuite que c'est grâce à Emmy Weisheiner, à Kathie Strohl et à quelques-uns de leurs amis qu'il a pu s'évader d'Allemagne en 1941 pour servir dans les rangs de la France libre et avec André Malraux au sein de la brigade d'Alsace...

« Le général de Gaulle nous a enseigné pendant quarante années qu'il n'y a pas

« Tout à l'heure, au Struthof, devant ce témoignage de la souffrance des camps, nous affirmerons notre résolution de rester dignes de celles qui nous ont quittées, celles qui dans l'humiliation, dans la douleur, dans l'abandon, sont mortes, celles que nous continuons de porter avec nous, à emmener avec nous dans chacune de ces rencontres. »

En route pour Molsheim où le maire et madame Klingfus nous font l'amitié de déjeuner avec nous dans la salle de la Monnaie. Au milieu de ses vignobles, d'où vient sans doute l'excellent Pinot que nous buvons, Molsheim, qui fut un haut lieu de la culture au XVII^e siècle, a conservé sa prospérité. On n'y connaît pas le chômage,

la sueur d'une nuit d'agonie, hommes libres qui mourez le défi à la bouche et vous aussi qui mourez en pleurant, vous, ô vous qui vous demandez amèrement si vous ne mourez pas en vain, le soupir qui s'échappe de vos poitrines crevées par les balles n'est entendu de personne, mais ce faible souffle est celui de l'esprit. Seigneur notre Dieu, daigne recevoir le dernier souffle de douleur et d'amour de nos frères et de nos sœurs, offert ici ou ailleurs en holocauste pour la liberté et la fraternité, comme tu as accueilli le dernier cri de ton fils Jésus, offert sur la croix pour le salut de l'humanité, et veuille les réunir en lui dans ton royaume de lumière et de gloire où nous espérons les retrouver un jour transformés à ton image. Nous te le demandons par ce même Fils qui règne avec toi et le Saint-Esprit pour les siècles des siècles. »



Le monument du Struthof

Il est tard. Nous rentrons à Strasbourg par les voies les plus rapides et nous nous pressons, avec quelque retard, dans la cathédrale pour entendre la messe, dite par le chanoine Bockel et accompagnée par les remarquables chanteurs du chœur.

Voici les principaux passages de son homélie :

« Signe élevé à la gloire de Dieu, alternativement l'Ange rose de Claudel sous les rayons obliques du soleil qui doucement s'incline sur les Vosges, et sombre silhouette sous les nuages menaçants venus de l'Est, la cathédrale de Strasbourg vous attendait, mesdames. Elle vous attendait avec le peuple d'Alsace qui a cru, prié et souffert avec vous... Quatre années durant ce temple, privé de sa destination sacrée, fut un tombeau, pendant que, bafoués dans votre dignité, vous subissiez l'humiliation et les affres de « Nuit et Brouillard »...

« Nous entendions, au terme de la lecture de l'Evangile de ce jour, ce propos de Jésus qui, depuis vingt siècles, tombe sur le monde comme le tranchant d'une épée : « Vous

ne pouvez à la fois servir deux maîtres », Dieu et l'Argent; Dieu et les valeurs issues de lui et qui font l'homme à son image, à savoir la vérité, l'amour et la fraternité, le respect de la justice, et puis l'Argent, l'argent qui suscite l'intolérable rapport de maître à esclave, l'argent et tout ce qu'il symbolise et produit lorsqu'il s'empare de la conscience humaine : l'idolâtrie, la volonté de puissance et de possession, l'impérialisme, le racisme, le mépris...

« Entre les deux cultes, le choix est de tous les instants. Mais il est des moments de l'Histoire où ce choix revêt une particulière urgence, où l'hésitation prolongée équivaut à la trahison. Nous avons vécu ce temps-là mes sœurs... La conquête de l'Europe par la puissance écrasante de la Wehrmacht au service de l'idéologie nazie appelait une contre-offensive qui, de la part de peuples désarmés, ne pouvait être que le fait d'une énergie de l'esprit et du cœur propre à engendrer l'action clandestine. Voilà qui impliquait, au point de départ, une option radicale, absolue, entre la soumission à l'idolâtrie de la force et la foi dans les valeurs spirituelles qui engendrent l'espérance...

« Votre force était la foi. Croyantes ou non, vous avez cru que l'apparement impossible devenait possible parce que votre cause était juste. Croyantes ou non, vous vous fondiez sur la transcendance des

valeurs que vous défendiez... votre force était encore et surtout dans ce geste du don total auquel vous avez consenti et qui comportait le risque accepté de la mort, et de quelle mort !...

« Recueillons-nous dans la pensée de nos compagnes et de nos compagnons que la mort a plaqués au sol... Et au travers de cette Eucharistie, fêtons ensemble le Passage, c'est-à-dire la Pâque : avec nos sœurs juives nous évoquerons cette aventure mosaïque, du passage d'une terre d'esclavage à une terre de liberté, la terre promise, et puis, avec les prophètes, le passage de la Jérusalem charnelle à la Jérusalem céleste; avec nos sœurs chrétiennes et toute cette assemblée qui vous accueille ce soir, nous allons commémorer dans le Christ le passage de la mort à la plénitude de la vie; et avec toutes nous célébrerons la force de l'amour qui transcende la mort, donne puissance à la faiblesse et fait arriver ce merveilleux impossible dont nous portons tous le désir et le projet dans la part la plus secrète et la plus noble de nous-mêmes. »

Nous irons ensuite nous détendre en appréciant la bonne cuisine du restaurant « Au Romain », après quoi vite au lit ! car la journée de demain commencera tôt.

Les champs de bataille de 1870

A 8 h 45, nous nous dirigeons vers Reichshoffen par Brumath, Haguenau et Mertzwiller, passant au milieu de maïs, de betteraves et de perches à houblon, de jardins peignés aussi et pleins de roses, et nous arrivons sur les hauteurs du Geisberg.

M. Damm, adjoint au maire de Reichshoffen, nous attend au pied du monument dédié aux soldats français morts pour la patrie — une grande stèle surmontée d'un coq gaulois — afin de nous parler de la première bataille de la guerre de 1870, la bataille de Wissembourg. Elle eut lieu le 4 août, deux jours avant la célèbre charge. Les Français y perdirent un millier d'hommes, 60 officiers et leur général.

M. Damm nous la décrit d'une façon très vivante, avec des détails que nous ne pouvons malheureusement pas reproduire ici. Disons en résumé que Wissembourg, située à l'extrême nord, a toujours été un point stratégique disputé. Laissée sans soutien, la division du général Douay, inférieure en nombre et surtout en armes, fut attaquée à l'improviste, résista pendant six heures, mais dut se replier sur le Geisberg. Et les Bava-rois entrèrent à Wissembourg.

Chose curieuse, l'idée de ce monument fut approuvée par le Kaiser. Les nazis, eux, le démolirent, mais le coq fut sauvé et replacé sur le monument reconstruit.

Reprenant la route, nous arrivons devant le ravin où eut lieu la célèbre charge du 6 août. Le monument est situé non loin du noyer sous lequel Mac-Mahon dirigeait les opérations. Ni les Français ni les Allemands n'avaient l'intention de livrer bataille ce jour-là, nous dit M. Damm, mais on entendit tirer, et tout le monde crut que c'était l'attaque. Jusqu'à midi ce fut un succès français, mais la situation se retourna. Les Allemands avaient pu traverser la Sauer.

Le général Lartigue, pour éviter l'enveloppement par l'ennemi, demanda l'intervention du 8^e régiment de cuirassiers à Morsbronn. Ce fut la première charge, qui dura un quart d'heure (c'est celle que représente le tableau de Detaille). Les Allemands revinrent, et, pour garder la route libre, on fit charger une seconde fois par la division de Bonnemains sur Elsasshausen, ce qui ne servit malheureusement à rien. La bataille était déjà perdue.

Le monument du cuirassier, inauguré le 2 août 1970 par Michel Debré, indique les deux dates : 1870-1970. Ses nombreuses marches allant en montant expriment la fougue et le courage des cuirassiers. Leur élan brisé est symbolisé par la coupure nette du monument au-dessus de la vallée.



Le monument du Geisberg

Nous continuons sur Reichshoffen. M. Damm ne nous a pas quittés. Entre-temps il a enfilé un uniforme pour diriger son excellente fanfare, alignée, ainsi que les sapeurs-pompiers, devant le monument aux Morts. Le village est là aussi, et nous en sommes particulièrement touchés. Nous n'oublions pas que ses habitants ont aidé 503 prisonniers de guerre à s'échapper et que 150 d'entre eux ont été déportés.

A l'hôtel de ville, le député-maire M. Grussenmayer, ancien déporté, nous souhaite la bienvenue au nom de sa ville, au passé glorieux et à l'attitude courageuse pendant l'occupation. « Le combat que nous avons tous mené, dit-il, à l'appel du général de Gaulle, ce grand homme parmi les grands, nous remplit d'orgueil... Nos sacrifices pour que vive la France nous donnent des droits, mais, si nous tenons à ce que ces droits soient respectés, nous savons aussi que nous avons des devoirs. Nous devons affronter aujourd'hui des ennemis plus subtils : la dégradation des mœurs, la résurgence du racisme et du fascisme, le laxisme, la montée de la violence, les querelles qui minent la position de notre nation... Nous avons le devoir de rester des citoyens exemplaires sur lesquels la patrie pourra compter. »

Le préfet de Haguenau qui prend la parole ensuite tient à nous dire que notre choix, pour ce 35^e anniversaire, de « cette cité dont le nom est lié à l'un des combats les plus héroïques, les plus désespérés et les plus sanglants de l'Histoire est un grand hommage à ceux qui sont tombés là. Ils étaient animés du même refus de la fatalité et du déshonneur... Je pense que vous reconnaissez en eux vos frères spirituels ».

Le préfet évoque ensuite les périls esquissés par le maire. « C'est aux nations démocratiques comme la nôtre, dit-il, de rechercher la voie étroite entre la paix, une plus grande justice, tout ce qui peut rapprocher, mais en même temps de maintenir l'indépendance nationale et la défense de toutes les libertés. »

Notre présidente répond :

« En vous écoutant, monsieur le député-maire et vous monsieur le sous-préfet, nous avons compris que cette visite, ici à Reichshoffen, vous en aviez parfaitement deviné les motivations. Il est vrai que ce trente-cinquième anniversaire, nous ne pensions pas l'atteindre quand nous avons quitté le camp de Ravensbrück ; il est vrai que nous avons voulu venir à Strasbourg — la cathédrale de Strasbourg a été dans tous nos rêves au camp de Ravensbrück ; il est vrai que nous avons voulu nous retrouver au Struthof, ce camp de concentration situé en France, et il est vrai que nous avons voulu ardemment venir ici à Reichshoffen. Nous l'avons voulu parce que le sacrifice de nos camarades disparues, que nous portons dans nos cœurs à chacune de nos rencontres, ce sacrifice-là est la suite de tous les sacrifices faits pour la patrie.

« En Alsace, je crois, et sans vouloir peiner qui que ce soit, on sent plus qu'en aucune autre province de France battre le cœur de la patrie, sans doute parce qu'il y a eu cette terrible brisure que vous évoquiez tout à l'heure, monsieur le député-maire, parce que nous savons ce que c'est que d'avoir été privé de ce bien essentiel, et c'est ce qui nous unit si profondément, parce que toute l'histoire de la France, comme vous l'avez dit si bien, réunit des

épisodes glorieux et des épisodes douloureux dans cette région, et parmi ceux-là cette bataille de Reichshoffen.

« Parce que tout à l'heure, monsieur Damm, avec tellement de chaleur et de science aussi, nous parlant de cette bataille, nous la décrivait comme une bataille perdue, presque comme une bataille inutile, je pensais, moi, et vous serez bien d'accord, n'est-ce pas ? qu'il n'y a jamais rien d'inutile dans l'histoire de l'homme. Pardonnez-moi l'évocation d'un souvenir d'enfance. Quand j'étais petite fille, j'ai connu un des derniers cuirassiers de Reichshoffen. C'était un vieux paysan des Vosges et, quand nous l'en priions, le père Bobillot — c'était son nom — ouvrait avec beaucoup de respect sa grande armoire. Sur la porte intérieure il y avait un grand mouchoir, comme en vendaient les colporteurs, où était imprimée une image de la bataille de Reichshoffen. Ensuite, il décrivait la charge, la grande charge héroïque.

« Qui peut dire ce qui se passe dans un cœur d'enfant ? Mais le 18 juin 1940, quand



Au village de Reichshoffen

on a entendu un certain appel, peut-être que la charge des cuirassiers de Reichshoffen n'a pas été tout à fait inutile dans cette décision qui mobilise pour la résistance jusqu'au bout et quoi qu'il arrive. C'est cela l'histoire d'une patrie ; c'est ici que nous la sentons vivre, dans votre petite ville pavoisée. Quand, devant votre monument aux Morts de la guerre de 1914-1918, nous avons regardé cette statue de Jeanne d'Arc qui le domine, nous avons senti combien nous étions les maillons d'une même chaîne, combien notre sacrifice, mes camarades, était relié à tout ceci. C'est le sens de notre vie.

« Je voudrais vous remercier de votre extraordinaire et merveilleux accueil et remercier aussi monsieur le conseiller général maire de Niederbronn de sa présence, tous ceux qui sont venus, nos camarades des autres associations de combattants, cette musique, les pompiers, la population. Je remercie aussi de ce cadeau merveilleux, cette aquarelle qui va demeurer dans les locaux de notre association comme le souvenir de cette visite en Alsace.

« Après ces remerciements qui nous tiennent à cœur et que je fais au nom de nous toutes, je voudrais seulement ajouter ceci : servir la France, c'est servir quelque chose d'encore plus grand que la France. Le général de Gaulle nous a montré ce chemin-là, ce n'est pas le chemin d'un nationalisme étroit ni écrasant pour les autres nations. Si nous avons appris à détester quelque chose, c'est bien cette forme de nationalisme dont nous avons été les adversaires et les victimes. Servir la France, c'est servir à travers elle ce qu'il y a de plus haut et de plus grand dans l'humanité et dans le monde. De cela nous avons été profondément conscientes au camp de Ravensbrück. Nous avons su qu'en nous engageant pour défendre la patrie nous avions servi et défendu en même temps les valeurs humaines les plus hautes, et pour nous l'amour de la patrie reste un engagement dans les causes les plus nobles. Cela, je sais que vous le sentez. Voici pourquoi, en disant avec vous et avec quelle ardeur : « Vive la France ! » nous disons : « Vive la France comme nous l'aimons, comme nous la voulons, comme nous la servons avec vous, mes amis. Vive l'Alsace ! Vive Reichshoffen et vive la France ! »

M. Grussenmayer remercie notre présidente et lui remet une médaille commémorative aux armes de Reichshoffen.

A table, où nous dégustons une bonne choucroute arrosée de Riesling, le jeune et sympathique maire de Niederbronn nous signale que nous allons traverser cet après-midi le parc régional des Vosges du Nord. Nous pourrions voir en effet combien ce pays est beau. Niederbronn est à peu près au centre, sur la faille naturelle qui part de Baden-Baden et traverse la France jusqu'à Dax, ce qui la fait bénéficier d'une source dont l'eau, depuis les Romains, soigne les rhumatismes et les conséquences d'accidents. Les écrivains Erckmann et Chatrian s'en faisaient livrer à Paris. « Elle est supérieure à celle de Dax », nous affirme-t-il.

Mais Niederbronn n'est pas qu'une station thermale. L'usine De Dietrich, aperçue en arrivant et qui fabrique du matériel de chemin de fer, lui apporte un complément industriel important.

Après avoir salué Sœur Marie-Grégoire, qui vit au couvent de Niederbronn et qui a eu le courage de venir, accompagnée d'une autre sœur, le maire nous parle encore des nombreux et beaux châteaux de la région, entre Wissembourg et Lichtenberg, sur lesquels on retrouve des signes, faits par des tailleurs de pierre, identiques à ceux qui figurent sur la cathédrale de Strasbourg. Mais nous ne les verrons malheureusement pas. Il faut rentrer par le plus court chemin.

On voudrait s'attarder pourtant, remercier les uns et les autres sans oublier personne : Kathie Strohl, d'abord, et sa fidèle Emmy Weisheiner qui ont fait de cette rencontre une réussite, nos autres camarades d'Alsace, tous ceux qui nous ont reçus, qui ont travaillé pour nous, en particulier ceux qui ont préparé ce repas et nous l'ont servi avec tant de gentillesse, nos intéressants guides, nos aimables chauffeurs... Mais le train ne nous attendra pas. Devant la gare, on s'embrasse une dernière fois. Au revoir l'Alsace ! Et à bientôt peut-être. En tout cas nous comptons bien revoir nos camarades alsaciennes au printemps.

DIX-HUIT JUIN

A l'occasion du quarantième anniversaire de l'appel du 18 juin s'est déroulée dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne une cérémonie organisée par l'Institut Charles de Gaulle. Le président de la République, le Premier ministre et un grand nombre de personnalités y assistaient. Plusieurs d'entre elles prirent la parole, en particulier M. Geoffroy de Courcel, ancien aide de camp du général de Gaulle, M^{me} Alice Saunier-Séité, ministre des Universités, M. François Jacob, prix Nobel, compagnon de la Libération, M. Gaston Palewski, président de l'Institut Charles de Gaulle et enfin notre camarade Germaine Tillion, représentant l'A.D.I.R., et dont nous donnons ci-dessous l'excellente allocution :

« L'appel du général de Gaulle est devenu pour les Français le point d'ancrage et le symbole de ce qu'on a appelé la Résistance, mais en fait, cet appel, peu de Français l'ont directement entendu.

« En ce qui me concerne, j'avais quitté le 30 mai 1940 une montagne perdue au Sahara et je rentrais en France simplement parce que ma mission se terminait en mai, sans rien savoir de nos désastres. Bref, le 19 juin j'étais, avec ma mère et ma grand-mère, sur une route que les avions mitraillaient et nous attendions dans un fossé que les avions s'en aillent. C'est là qu'un soldat polonais assis près de nous m'a parlé d'un général français : « Il s'appelle de Gaulle ; il est à Londres ; il a dit que la guerre continuait... »

« Ce même jour et les jours suivants, dans toute la France, des milliers de passants perdus dirent la même chose à d'autres passants, jamais revus, — les nouvelles circulent ainsi dans les pays écrasés. Une très vieille dame, réfugiée avec une de ses petites-filles dans un village du Morbihan apprit ainsi que son fils, Charles de Gaulle, avait fait seul ce qu'il fallait faire.

« Très peu de gens entendirent l'appel du 18 juin, mais de ce jour-là toute la France s'est mise à l'écoute de Londres.

« Quarante ans plus tard on peut présenter parfois une France avachie, où des isolés, en nombre dérisoire, continuent la lutte. Ce n'est pas cette France-là que j'ai vue : dans la France que j'ai vue quand nous avons eu besoin d'un cachet, d'un papier, d'une planque ou d'un renseignement, nous les avons toujours trouvés.

« Le danger, pour l'historien qui regarde de loin l'événement, ce sont ses apparences, — mais dans un liquide qui fermente les apparences ce sont quelques bulles, tandis que le travail chimique s'accomplit invisible.

« Regardons un peu sous les surfaces de ce mois de juin, et, par exemple, ce qui se passe dans l'île de Sein.

« Dans cette île de dix kilomètres carrés, le 18 juin, quelqu'un a écouté la radio de Londres et, dans la semaine qui suit, tous les hommes valides partent pour l'Angleterre se mettre à la disposition du général inconnu qui les a appelés. Est-ce là une race de Français particulière ? Bien sûr que non. Mais d'abord, ils ont des bateaux, ensuite une maison où laisser les gosses, la femme, les vieux parents, et enfin des compagnons, des hommes comme eux,

connus depuis l'enfance, pour débattre du choix et l'exécuter.

« Dans la France de 1980 on se représente mal la France exsangue de 1940, année qui, selon les démographes allemands, convenait au mieux pour nous attaquer car cette année-là, deux manques vont coïncider : l'absence de naissances de la guerre de 1914, avec les deux millions de ses morts. Entre 1940 et 1945, dans ce pays saigné, il y aura encore plus de 600 000 morts violentes et un million et demi de prisonniers.

« Ce qui restait de la France à la fin de ce terrible mois de juin, c'était, perdus sur les routes, des vieillards, des femmes, des enfants et quelques hommes valides sans état-civil, presque tous des évadés.

« Evadé l'ethnologue Boris Vildé, évadé l'historien Marc Bloch, évadés André Boulloche et André Postel-Vinay, évadé le philosophe Jean Cavaillès.

« Jean Cavaillès qui enseigna dans cette maison, s'évade, lui, le 11 juin : il saute dans la cour d'un couvent. Les religieuses, pas étonnées de voir un militaire dans leur clôture, lui procurent sans problème des vêtements masculins civils et l'adresse d'un garagiste. Le garagiste lui donne un vélo, de l'argent et son fils pour le guider jusqu'à Lille. A Lille, sans papiers, il est pris en charge par des cheminots.

« A cette même date (juin 1940) des lignes d'évasion fonctionnent déjà régulièrement derrière les lignes allemandes, — en particulier une à Metz et une autre à Béthune. Quelques semaines plus tard, ces deux-là évacuèrent leurs évadés par les filières d'une véritable organisation. Cette organisation ne s'appelle pas encore « Réseau Musée de l'Homme » (ce nom c'est moi qui l'ai choisi pour elle, en 1946) mais elle ramasse des renseignements, elle imprime des tracts, elle compose deux journaux, elle guide des évadés, les loge, les nourrit, leur fournit un état-civil...

« Or chaque étape de chaque filière d'évasion, chaque élément des rédactions, des impressions, des collectes d'information, des distributions sont nés d'abord isolément et à peu près en même temps, donc entre juin et août 1940. Ensuite, très vite, chaque élément s'est raccordé à un autre, et encore un autre. Maille après maille.

« Au départ ce sont toujours des gens qui se connaissent et qui, n'en pouvant plus d'indignation, se concertent pour « faire quelque chose ». Par exemple des colonels en retraite, tous deux anciens polytechniciens : ils se sont perdus de vue depuis des années, mais le 28 juin 1940 ils se retrouvent devant les débris de la statue de Mangin que les Allemands viennent de dynamiter. Le plus âgé s'appelle Paul Hauet : il a 74 ans et il a appris à monter à cheval avec son grand-père qui fit la retraite de Russie. L'autre, le colonel de La Rochère est notre premier vrai gaulliste, car il a lu toutes les œuvres du colonel de Gaulle, il est partisan enthousiaste de ses théories et il a entendu l'appel du 18 juin qui l'a transporté de joie...

« Ils vont ensemble raccorder des filières, transcrire, trier, transmettre des renseignements... Ils seront arrêtés tous deux, et tous deux sont morts en déportation.

« Je pourrais, sans grand effort, citer une trentaine de ces premiers de cordée rien qu'en nommant ceux que j'ai personnellement connus. Ils ne sont nullement regroupés dans un seul réseau mais au contraire éparpillés sous des étiquettes diverses, celles de leurs dernières années de vie. Par exemple C.D.L.R., Manipule, Combat, Valmy, Maintenir, d'autres encore.

« Le premier numéro du journal *Résistance* paraît en octobre 1940 — c'est aussi d'octobre 1940 qu'est daté le premier rapport du traître infiltré dans le groupe Vildé : c'est un agent de l'Abwehr, et l'Abwehr donne du fil pour arrêter le plus de monde possible, mais (en février 1941) une autre dénonciation arrive à la Gestapo. La Gestapo déclenche les arrestations avec des dossiers vides, et l'Abwehr alors ouvre les siens : dix condamnations à mort, sept exécutions... Les juges allemands ont condamné tous ceux que connaissait le traître, personne en dehors d'eux, car nos camarades ont su se taire.

« Quelques mois plus tard un évadé se présentera dans une autre de nos filières : on le nourrit, on le cache. Il a vingt ans, et c'est un agent double. Dix-sept morts.

« Pour terminer sur une note optimiste, voici une anecdote : en 1945, dans la période d'extermination du camp de Ravensbrück, les prisonniers tchèques qui nettoyaient la cantine des S.S. continuaient à voler des journaux pour renseigner leurs camarades. Les alliés avançaient sur le sol allemand, et dans les conseils donnés à ses lecteurs le *Volkischer Beobachter* expliqua un jour combien la Résistance française avait été dangereuse et efficace, et qu'il fallait s'en inspirer si l'on voulait démolir une armée ennemie. »

M. Giscard d'Estaing a évoqué ses souvenirs personnels. Il fut un de ceux qui entendirent l'appel (il avait 14 ans). Avant lui, le professeur Jacob, qui avait 20 ans en 1940, raconta comment il avait pu s'échapper de France en se faufilant parmi les soldats polonais qui s'embarquaient à Saint-Jean-de-Luz pour l'Angleterre. S'adressant à ceux qui n'étaient pas nés en 1940, il décrivit l'effondrement de notre pays, le refus de ceux qui n'acceptaient pas la défaite, « l'épopée commencée à Londres dans une petite pièce nue où, solitaire, le général de Gaulle assumait la France, son malheur et son espérance... » et il souligna en termes admirables le rôle déterminant que joue la volonté des hommes :

« ... Il n'y a pas de sens imposé à l'histoire humaine, pas de loi qui en détermine le déroulement. Une partie n'y est jamais perdue. Les jeux n'y sont jamais faits. L'Histoire, ce n'est pas une fatalité, une série de circonstances irrévocablement fixées par le destin. Par-delà le bruit et la fureur des événements, ce qui oriente le cours des affaires des hommes, c'est la volonté des hommes, non l'action de quelque force mystérieuse. Et une volonté en apparence toute puissante aujourd'hui pourra se briser sur d'autres volontés demain. Personne ne connaît la tournure que prendra l'Histoire. Rien n'est joué, jamais... »

« Notre siècle est celui des idéologies assez sûres d'elles-mêmes, de leurs raisons, de leurs vérités pour ne voir le salut du monde que dans leur propre domination. Ce que cherchent les conquérants modernes, ce n'est pas à unifier en harmonisant les contraires, mais à uniformiser en écrasant les différences, ces différences qui font la variété et la richesse de l'humanité. Dans leur monde de fanatisme, il n'y a pas de place pour l'autre. Leur univers de maîtres

et d'esclaves nie tout ce qui donne sa valeur à l'être humain, tout ce que l'humanité a fait et qui a fait l'humanité. Mais devant la menace d'asservissement, on verra toujours se dresser le petit groupe de ceux pour qui la paix ne s'achète pas à n'importe quel prix : l'éternelle poignée de ceux qui, pour témoigner, sont prêts à se faire égorger. Pour ceux-là, le 18 juin 1940 restera le symbole de l'espoir. »

Chronique des livres

Un certain 18 Juin*

par Maurice Schumann

Ce livre est né d'une excellente idée car, si le 18 juin est resté pour la majorité de nos compatriotes la date d'un seul événement — qui faillit d'ailleurs ne pas avoir lieu —, il s'est passé ce jour-là dans le monde beaucoup d'autres choses dont les malheureux Français déracinés, démoralisés et épuisés n'ont guère été conscients. Aussi, à tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire Maurice Schumann rend-il un service inestimable. Son ouvrage est le résultat d'une compilation impressionnante, d'une patiente reconstitution et d'un choix aussi judicieux qu'objectif. Ajoutons que sa lecture est aisée et que l'humour même n'en est pas absent.

« J'ai perçu dans le peuple allemand les germes de la défaite », a dit Mussolini à son gendre en arrivant à Munich pour s'entretenir avec Hitler. Ciano rectifie le soir même dans son Journal : son beau-père n'a rien vu du peuple allemand, il craint seulement que la guerre se termine avant qu'il ait pu gagner une seule bataille. Venu réclamer Nice, la Corse, la Tunisie, Djibouti, etc., il trouve un Hitler obsédé par le sort de la flotte française et, loin de vouloir attaquer la Grande-Bretagne, prêt à partager le monde avec elle. Il ne veut donc pousser à la résistance ni Churchill ni Pétain. Déçu et humilié, le Duce repartira les mains vides.

La flotte ! Elle hante également l'esprit de Churchill, Premier ministre depuis peu qui, face à la menace d'invasion, fait le compte de ses faiblesses « pour rendre sa force d'âme invulnérable ». L'incertitude est totale. Le gouvernement français continuera-t-il la lutte en Afrique du Nord ou, sinon, peut-on espérer qu'il ne livrera pas la flotte aux Allemands ? Hitler, dépourvu de marine, n'a jamais eu l'intention d'envahir la Grande-Bretagne. On découvrira plus tard qu'aucun plan de débarquement ne figure dans les archives militaires allemandes. Mais en 1940 on ne le sait pas. De toute façon, Churchill ne cédera pas. Il résiste à ceux de son entourage qui voudraient empêcher de Gaulle de parler pour ne pas indisposer le Maréchal.

Et les Etats-Unis ? Leur sécurité dépend de celle de la Grande-Bretagne. La flotte américaine ne peut défendre deux océans. Lié par l'Acte de Neutralité, Roosevelt n'en prépare pas moins l'entrée en guerre de son pays. « A pas feutrés », car il doit d'abord assurer sa deuxième réélection. Il remanie son équipe et, le 18 juin, demande au Congrès 200 millions de dollars pour

construire 84 bâtiments de guerre. Trois jours plus tôt, il a créé un comité chargé de mettre la recherche scientifique au service de l'armée. Le jour même où de Gaulle écrit : « Dans l'univers, des forces immenses n'ont pas encore donné », Roosevelt est en train de les mettre sur pied.

Staline va commencer par se payer sur les Etats baltes. Le 18 juin il les annexe tout bonnement, sans se soucier des intérêts allemands, nombreux dans cette région, et se prépare à envahir trois jours après la Bessarabie et la Bukovine. Hitler se résigne, espérant se rattraper plus tard. La confiance ne règne pas. Les préparatifs de Staline pour « faire face aux dangers d'une agression militaire » (Molotov dixit) sont éloquents. De quelle autre puissance que le Reich l'U.R.S.S. pourrait-elle craindre une agression ?

Pendant ce temps, au Japon, le gouvernement modéré de l'amiral Yonai, qui vit ses derniers jours, est contraint à la prudence. La guerre avec Tchang-Kai-chek, que Hitler ne voit pas d'un si mauvais œil, s'éternise. Le Japon a besoin des produits industriels et du pétrole américains, que les Etats-Unis ne sont plus du tout pressés de lui livrer et dont ils vont d'ailleurs avoir besoin pour leur propre réarmement. D'autre part, pour Yonai, qui a toujours évité l'alliance militaire avec l'Allemagne, le pacte *Antikomintern* a perdu tout son sens quand Hitler s'est allié avec l'U.R.S.S., ennemi séculaire du Japon. La clique militaire, forçant la main de l'amiral, va l'obli-

ger à s'emparer de l'Indochine française. La décision est prise le 18 juin, et Hitler laissera faire. Sous peu, les militaires japonais entraîneront leur pays sur le chemin de l'abîme. On est à six mois de Pearl Harbour.

Même prudence chez Franco. Lui aussi a besoin des Etats-Unis pour son ravitaillement. Le président Roosevelt l'a averti que son entrée en guerre aux côtés de Hitler serait un *suicide*. Sous les félicitations et les sourires se cachent les vues du Caudillo sur Gibraltar et sur le Maroc. Là encore Hitler fait la sourde oreille. Franco ne peut qu'envoyer « des renforts » à Tanger ; encore accepte-t-il de déclarer que c'est avec l'accord de la France.

Le 17 juin, la demande française de médiation a cependant satisfait l'orgueil espagnol et permis à Franco de réclamer un morceau du Maroc, mais il s'agit surtout de devancer les convoitises allemande et italienne. Le 18 juin, le colonel Beigbeder, ministre des Affaires étrangères, affirme à l'ambassadeur de Grande-Bretagne que l'Espagne ne mettra pas ses ports ni ses bases aériennes à la disposition de l'Allemagne ou de l'Italie. C'est le début de la neutralité espagnole.

Le livre de Maurice Schumann nous apprend ou nous précise encore beaucoup de choses, entre autres, que dans la nuit du 17 au 18 juin, le général Noguès, résident général au Maroc et commandant en chef des opérations en Afrique du Nord, a supplié Darlan de l'aider à continuer la guerre et regretté amèrement le refus qui lui a été opposé. Sans la flotte française, il estime ne pouvoir résister. Il ne répond pas à l'offre de De Gaulle de combattre sous ses ordres, à lui Noguès. Hélas ! malgré la façon indigne dont la Marine traite ses officiers de liaison et « l'état de colère » dans lequel il se cantonne, il ne saura pas désobéir à un gouvernement dont il sait pourtant que l'indépendance est une fiction.

Ce survol trop rapide ne donne qu'une faible idée d'un ouvrage bourré de faits attestés par des Mémoires et recoupés par des pièces d'archives officielles. Puisse-t-il seulement donner envie à nos camarades de savoir ce qui s'est passé exactement dans le monde en ce jour fatidique qui devait changer leur vie d'une façon radicale.

Jacqueline Rameil.

Ces Allemands qui ont défié Hitler*

par Gérard Sandoz

Gérard Sandoz, journaliste au *Nouvel Observateur*, est plus qu'un germaniste : il a assisté à la fin de la République de Weimar, vécu sous le régime nazi jusqu'en 1937 et partagé, comme il le dit, le destin des « hommes de la nuit » allemands.

C'est refuser le réel que d'ignorer délibérément une résistance allemande qui a été non un « mouvement », c'est vrai, mais des mouvements divers. Sandoz expose leur action depuis celle des communistes ou des sociaux-démocrates jusqu'à celle des hommes du 20 juillet, en passant par la Rose Blanche et le cercle de Kreisau. Il donne quantité de cas, de noms et de détails chiffrés impressionnants, trouvés

dans les archives de la Gestapo et du ministère de la Justice.

La lecture terminée, ce qui frappe le plus peut-être, c'est la différence entre la résistance allemande et les autres résistances européennes : résister en France, par exemple, c'était essentiellement travailler à la victoire de son pays ; en Allemagne, c'était travailler à sa défaite : il fallait aller à contre-courant d'à peu près tout, sans le soutien, ni actif ni tacite, d'une population soit ralliée à Hitler, soit terrorisée.

Le plus souvent les Allemands qui ont résisté l'ont fait pour des raisons *morales*, sans espoir de succès, simplement parce qu'ils refusaient un régime abject dans lequel ils voyaient la honte de l'humanité. Ils ne pouvaient compter sur aucun résultat

* Plon éditeur.

* Ed. Pygmalion.

concret : avant la guerre, en effet, le monde démocratique officiel avait systématiquement découragé toute opposition à Hitler et, la guerre venue et allant vers son terme, les Alliés s'en tinrent à l'exigence d'une capitulation inconditionnelle de l'Allemagne et de son peuple, refusant à la résistance toute chance de jouer un rôle historique.

IN MEMORIAM

Anka de Gontaut-Biron



Au moment où les événements troublent les consciences et où chacun se pose des questions sur l'avenir d'une société en mutation, le souvenir de certaines de nos camarades rappelle la pérennité des valeurs essentielles.

Anka de Gontaut-Biron qui nous a quittés depuis plus d'un an a, tout au long de sa vie, posé des jalons pour que ces valeurs s'imposent et s'épanouissent.

Polonaise, elle a le culte de son pays et de la liberté; aussi, encore adolescente, elle s'enfuit de la pension des Ursulines de Cracovie pour s'engager dans la légion clandestine du Maréchal Pilsudski. L'audace une fois de plus « n'attend pas le nombre des années », et la décision de sa prime jeunesse laisse prévoir ses engagements futurs.

Son mariage la donne à la France, à la terre lorraine dont elle comprend d'emblée le caractère austère, et c'est à Beaupré, toujours, qu'elle ira reprendre des forces, sans doute parce que c'est à Beaupré qu'elle a connu ses trop courtes années de bonheur.

Jeune encore, elle se trouve seule avec sa fille, en face de lourdes responsabilités. Désireuse de donner une forme concrète au double amour qu'elle porte à ses deux pays, elle s'occupe des mineurs du Nord venus en grand nombre de Pologne. Dès ce moment les immigrés vont remplir sa vie. Elle met ses grandes qualités d'organisatrice au service des autres, et son charme apporte à des foyers malheureux un sourire en même temps qu'un soutien matériel.

Une telle femme ne pouvait, en 1940, accepter le diktat allemand. A la tête d'une section de conductrices de la Croix-Rouge, elle visite les camps de prisonniers de l'Alsace et le contact s'établit. Elle passe clandestinement en Suisse ceux que la Gestapo recherche et travaille avec le réseau F. 2.

Ces activités la mènent à Ravensbrück avec sa fille. Elle va trembler pour elle; pour la soutenir et résister, elle fera appel à son ironie, à son sens de l'humour et à cette impertinence vis-à-vis des geôliers qui est l'apanage des grandes dames. Mais le régime l'a minée et elle reviendra par la Suède sur un brancard.

La misère physique n'épuise pas les âmes hautes, et Anka trouve dans sa spiritualité même les raisons de sa renaissance.

L'expérience du camp a encore élargi son horizon et d'avoir vécu au milieu d'une

humanité torturée et souffrante impose à cet être intuitif et passionné une mission nouvelle.

Ce livre complète de façon appréciable l'étude d'Anise Postel-Vinay publiée dans notre bulletin de novembre 1965.

Il ne s'agit plus seulement de compatriotes malheureux, de migrants misérables, mais de l'Homme. Cette chrétienne convaincue va se consacrer à une œuvre de réconciliation. Elle rêve l'Union des peuples et s'attache à rapprocher Allemands et Français. C'est chez elle que se réuniront, au nom du Réarmement moral, Von Choltitz, Edmond Michelet et Jacques Leroy-Ladurie, jetant ainsi le premier jalon d'une Europe dont elle pressent l'avenir.

Mais les séquelles de la déportation se font sentir, la maladie peu à peu va la détruire jusqu'à ce moment du 26 juin 1979 où, dans un dernier mais lucide regard, elle communique à sa fille tout son amour et toute sa foi.

La vie courageuse d'Anka, ses engagements, sa force ne doivent pas faire oublier ce qui, pour ses amis, était un plaisir toujours renouvelé : sa gaieté spontanée, ses répliques percutantes, son langage imagé, sa drôlerie traduisant si bien sa vision humoristique des choses et des gens. Mieux que de grands discours, son charme, son intelligente vitalité lui ont permis de faire passer les messages d'entente et de paix dont elle savait l'importance et qu'elle illustrait, avec le respect des autres, par un don quotidien d'elle-même.

Jacqueline Souchère.

Gisèle Gouges



Nous avons perdu une amie. Notre camarade Gisèle Chevalier du Fau, après une longue et cruelle maladie qui l'avait profondément blessée dans sa chair.

Ainsi s'achève une vie exemplaire à tous niveaux. Née à Clermont-Ferrand, je crois en 1922, elle entre

à la faculté de Droit de sa ville natale après de brillantes études secondaires et, plongée dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale, elle milite activement dans la Résistance. Arrêtée à vingt-deux ans pour avoir délivré une fausse carte d'identité à un étudiant d'origine alsacienne, elle est incarcérée à la prison du 92 à Clermont-Ferrand, d'où elle est déportée.

Après un voyage éprouvant physiquement et moralement, elle arrive dans l'enfer de Ravensbrück. Son courage, sa haute valeur spirituelle et sa bonté ne lui valent que des amies dans l'univers de douleur que sont

les camps de concentration nazis. Transférée à Schlieben en août 1944, elle subit les rigueurs de l'hiver 1944-45 qui se trouve malheureusement être l'un des plus durs de la guerre.

C'est dans ce dernier camp qu'avec une trentaine de camarades elle entreprend, le 15 avril 1945, après la fuite de leurs tortionnaires S.S., une longue marche vers la liberté. Après avoir rejoint les troupes américaines, le 22 avril, aux environs de Bergen, elle rentrera en France le 22 mai et se réadaptera à la vie d'un être libre.

Elle fait la connaissance de celui qui deviendra son mari et bientôt elle fonde un foyer. Epouse et mère, elle donne à celui qui a su atténuer le souvenir de son cauchemar une fille, Catherine, et un fils, Jean.

Gisèle, tu nous as quittés comme tu as vécu, avec dignité et courage, mais ton souvenir sera toujours vivace au cœur de tes camarades de déportation.

Raymonde Barthélemy.

Carnet familial

NAISSANCES

Anne-Marie, petite-fille de Martine Marnat. Clermont-Ferrand.

Jean-François, petit-fils de notre camarade Lucie Boulay. Saint-Ouen, 27 mai 1980.

Emmanuel, petit-fils de M^{me} Denise Rey, fille d'Irma Jouenne, décédée à Ravensbrück. Juin 1980.

Alexandre, petit-fils de notre camarade Tania Roux-Bolubache. Tours, 26 mai 1980.

Olivia, arrière-petite-fille de notre camarade Jeanne Vaillant. La Baule, 9 mars 1980.

MARIAGES

Pascal, fils de notre camarade Marijo Chombard de Lauwe, a épousé Pascale Szydlowski. Ile de Bréhat, 16 mai 1980.

Marie-Joëlle Degeorge, nièce de Maguy Degeorge, a épousé Thierry Benès.

Christine, fille de M^{me} Denise Rey, amie de l'A.D.I.R., a épousé Robert Beltran le 19 juillet 1980.

DÉCÈS

Notre camarade Anne Alix est décédée. Paris, mars 1980.

Notre camarade Michelle Azcué-Facq est décédée. Versailles, 16 août 1980.

Notre camarade M^{me} Barbazange est décédée. Colmar, 29 mai 1980.

Notre camarade Ginette Billard a perdu sa mère. Aix-les-Bains, juillet 1980.

Notre camarade Antoinette Félix est décédée. Paris, mars 1980.

Notre camarade Renée Fourcault de Pavant est décédée. Le Grau-du-Roi, 14 juin 1980.

Notre camarade Ginette Gardinal est décédée. Toulouse, 29 avril 1980.

Notre camarade Zulma Haharu est décédée. Paris, avril 1980.

Notre camarade Rita Heinemann a perdu sa mère. Paris, 28 juin 1980.

Notre camarade Germaine Huard a perdu accidentellement sa petite-fille. Chateaubriand, 19 mai 1980.

Notre camarade Marguerite Le Barazer est décédée. Meudon, 3 septembre 1980.

Notre camarade Marie Lize a perdu son mari. Guéméné-Penfao, juin 1980.

Notre camarade M^{me} Pancerzynski est décédée. Vichy, 6 novembre 1979.

Notre camarade Juliette Péan a perdu son mari. Tours, avril 1980.

Notre camarade Renée Raoux est décédée. Juillet 1980.

Notre camarade Suzanne Retru a perdu son mari. Vichy, 2 mai 1980.

Notre camarade Betty Rousset est décédée. La Garenne-Colombes, 8 mai 1980.

Notre camarade Alice Roustit est décédée. Puteaux, 24 juin 1980.

Notre camarade Marguerite Tellier-Micat est décédée. Orry-la-Ville, 1980.

Notre camarade Simone Toussaint-Pâtissier a perdu sa sœur. Billère, 18 avril 1980.

Notre camarade M^{me} S. Varègues-Geay a perdu sa nièce et ses deux petites-nièces dans un tragique accident survenu à Los Angeles le 7 avril 1980.

Nous avons appris la mort de M. Albert Martin Roess, ancien de Dachau, mari de notre camarade Berthe Roess-Antoine, rescapée du Jugendlager, décédée il y a une quinzaine d'année.

Vie des sections

Section Auvergne

La section régionale de l'A.D.I.R. et l'Amicale de Ravensbrück du Centre ont organisé, dans le cadre des manifestations du 35^e anniversaire de la Libération des Camps, une exposition à Clermont-Ferrand sur le thème : *Les Françaises et les enfants dans la déportation*.

Inaugurée le 3 mai 1980 au Palais des Congrès par Geneviève Anthonioz de Gaulle et Marijo Chombard de Lauwe en présence des plus hautes autorités civiles, militaires

et religieuses, cette exposition a remporté un réel succès.

Pendant cinq jours, les déportées encore valides ont expliqué, commenté, répondu aux nombreuses et pertinentes questions des jeunes des lycées et collèges et des groupes de visiteurs adultes, pendant que d'autres tenaient la librairie et souvent concluaient la visite.

Cette exposition, partant de juin 1940 avec la signature de l'armistice et l'appel du général de Gaulle, nous donnait, en photos et documents, un rapide aperçu de l'occupation, « l'Ordre nouveau » appliqué en France, la Résistance, et, enfin, la Déportation.

Parmi les nombreux documents, les dessins d'une cruelle sincérité exécutés par notre amie Anna Mayade-Garcin, une 39000 de Ravensbrück, reflétaient bien la vie des femmes bagnardes dans les camps d'extermination, appels, corvées, dernières sélections et toutes les étapes de la déchéance physique jusqu'au crématoire.

Cette exposition n'avait pas pour but de rappeler nos souffrances, mais de faire percevoir par la jeunesse et les gens de cœur qu'il faut lutter encore de nos jours pour que nulle part dans le monde, des enfants ne soient martyrisés et des hommes privés de dignité humaine.

M. Moreau-Tourette.

Section Loiret-Centre

Bien que très touchée par les accidents de santé de certaines de nos plus actives camarades, l'A.D.I.R. a pu tenir sa place dans les cérémonies officielles.

A Orléans, c'est notre section qui a organisé les cérémonies de la Journée de la Déportation, devant le monument de la Résistance, puis au monument de la Victoire

où, en présence des autorités, Sandrine, petite-fille de Lucienne Mallet, et Didier Rivière hissèrent les couleurs. Marguerite Flamencourt lut ensuite le message. Un repas amical réunit quelques-unes d'entre nous.

A Vendôme, France Emond reçut du lieutenant-colonel Bertin, de l'armée de l'Air, la rosette de la Légion d'Honneur. Evoquant la Résistance, elle dit : « En cette période d'incohérence et d'hésitation, notre rôle est de décrire ce que nous avons vécu et de l'enseigner aux jeunes. »

Cérémonie à Blois également avec l'ensemble des associations de déportés, et dans les communes : Noyer-sur-Cher, Mont-richard, etc., où l'une des nôtres représentait l'A.D.I.R.

Nous étions présentes également aux cérémonies du 8 mai. Enfin nous avons assuré la correction des devoirs du concours de la Résistance, concours qui a bien du mal à s'instaurer dans nos départements.

En résumé, nous faisons beaucoup d'efforts pour nous maintenir dans cette région où nous sommes de moins en moins nombreuses et très dispersées.

Marguerite Flamencourt.

Décorations

Ont été nommées officiers de la Légion d'Honneur nos camarades Jeanne Bouchon, Sabine Hoisne, née Vachet, Jacqueline Lucas, Anaïs Perret et Raymonde Rivron, née Hallier.

Ont été nommés chevaliers nos camarades Georgette Froitier, Jacqueline Kelley, née Bordelet, et Marie Thanguy, née Rabin.

Notre camarade Alphonsine Bercoff, née Aix, a reçu la Médaille militaire.

Secrétariat social

Valeur du point

A compter du 1^{er} juillet 1980, la valeur du point d'indice de pension est portée à 33,13 F.

Recherche

Chargé de faire des recherches concernant Mère Elisabeth de l'Eucharistie, Elise Rivet, sur son temps de déportation depuis son arrestation et son internement au fort de Montluc à Lyon le 25 mars 1944, à Romainville, à Sarrebrück avant de mourir dans la chambre à gaz du camp de Ravensbrück le 30 mars 1945, le chanoine R. de Pazanan sollicite les témoignages aussi détaillés et précis que possible des Déportées qui ont partagé le sort et les souffrances des camps avec Mère Elisabeth Rivet. D'avance, il exprime sa vive gratitude à toutes celles qui voudront bien répondre à son appel.

Chanoine R. de Pazanan
111, rue Joliot-Curie
69005 Lyon

Directeur-Gérant : G. ANTHONIOZ
N° d'enregistrement à la
Commission paritaire : 31 739

GROU-RADENEZ & JOLY, IMPRIMEURS - PARIS 6



Dessin d'Anna Mayade-Garcin.

Une seconde mort

(suite et fin)

ments que vous pourriez fournir les unes et les autres. Geneviève a rappelé ce projet à l'assemblée générale, mais il a rencontré peu d'échos jusqu'à présent. Le temps passe et notre mémoire s'émousse, mais aussi nous nous laissons absorber par nos soucis quotidiens, et un effort supplémentaire nous rebute. Il vaut pourtant la peine qu'on s'y astreigne. Pensons-y. Ne laissons pas nos pauvres mortes tomber définitivement dans les fosses communes de l'Histoire.